

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1976)
Heft: 362

Artikel: Printemps chinois 1976. Partie I, Pékin, mardi 6 avril 1976
Autor: Abravanel, Philippe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1023697>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 03.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PRINTEMPS CHINOIS 1976 — I

L'actualité suisse fait traditionnellement la matière des articles de DP. Exceptions qui confirment la règle, ces quelques colonnes réservées à Philippe Abravanel, de retour de Chine. L'œil de DP à Pékin, en quelque sorte !

Pékin, mardi 6 avril 1976

A 6 heures du matin, je déambule dans la large avenue de la Paix éternelle au soleil levant dans mon dos. Frisquet, pour la latitude de Naples; c'est plutôt la bise de Genève. De nombreux piétons habillés de bleu, de vert, de noir, de gris, en casquettes ou nu-tête. Certains en manteaux molletonnés à col de fourrure (27 francs suisses). Dans les contre-allées, des pas de course. De petits vieux à canne exécutent des mouvements d'assouplissement. Un redoutable travailleur boxe l'air du bras droit tout en marchant, un sac à la main gauche. Une vieillarde difforme aux pieds minuscules avance en canard, vestige de l'ancienne Chine. Des jeunes fument et rient en se racontant sans doute des « gandoises ». D'innombrables cyclistes au rythme placide sur ces Champs-Élysées plats et peu encombrés. Des camions, des bus, de rares automobiles de fonction (il n'y a pas de voiture privée dans la République populaire, même pour le Président Mao, qui n'en a du reste pas besoin).

Et voici Tien An Men. A droite la porte en toit de pagode, derrière les tribunes rouges. Le portrait de Mao Tsétoung semble plus vivant d'être sur place. A gauche un seul drapeau rouge étoilé. De chaque côté deux grands portraits : Marx, Engels, puis Lénine et encore Staline. Amusant ces deux Allemands et ces deux Russes au milieu des fils du ciel. Dire qu'un million d'hommes peut vociférer de concert sur cette place. Mais tout est à l'échelle, semble naturel, les arbres, les pavés, le monument au centre, l'étranglement au

fond. A l'image de ces piazze italiennes, cinquante fois plus petites, mais élargies en perspective par d'habiles décrochements, d'astucieuses asymétries.

Un jour comme un autre à Tien An Men, où une nouvelle civilisation fut proclamée le 1^{er} octobre 1949. Et pourtant — nous le saurons demain soir — il n'y a pas plus de dix heures que prirent fin les échauffourées des « déviationnistes de droite qui mettent en cause les justes conclusions de la Grande Révolution Culturelle Proletarienne ». C'est dans quelques heures que le Comité central du Parti communiste chinois, siégeant à quelques pas, sanctionne « les crimes de Teng Hsiao Ping en le démettant de toutes ses fonctions au sein du gouvernement et du parti », tout en lui permettant de rester membre du parti pour avoir l'occasion de reconnaître et de corriger ses fautes. Est-ce l'influence de cette armée discrète mais omniprésente, « comme un poisson dans l'eau » ? Nul ne semble le savoir. La thèse officielle est que l'ancien secrétaire du Comité central Teng, bras droit de Liu Shao Shi, purgé par la Révolution Culturelle, puis réhabilité par Chou En Lai au point de devenir vice-premier ministre, a combattu le nouveau système d'éducation dit « de la porte ouverte ». Alors que la tendance « de gauche », dominante, soutient que les candidats étudiants doivent être choisis par la base, savoir les ouvriers de leur usine ou les paysans de leur commune populaire, au contraire les « révisionnistes de droite » cherchent à en revenir à la promotion par la valeur scolaire, seule capable, à leur avis, de produire les spécialistes nécessaires au développement économique et technologique du pays.

Mais tout cela nous ne le percevons que les jours prochains en lisant les bulletins de presse, et surtout en entendant les lycéens, les ouvriers et les paysans pendant trois semaines

concentrées de visites et d'interviews, organisées consciencieusement. Dans les temps libres, nous nous sommes promenés en toute indépendance dans les rues, les restaurants, les magasins, sans jamais avoir l'impression d'être suivis. Au demeurant nos longs nez nous livraient suffisamment à l'attention, voire aux rires de ces foules bien nourries, habillées chaudement et sans la moindre élégance, dont la bonne mine et la gaieté tranchent avec les foules indiennes maigres, graves et silencieuses. Sans gêne, je franchis un pont sur les douves de la Cité interdite et pénètre sous la porte de Tien An Men. Des terrains de basket. Quelques soldats et soldates en uniforme vert à parements rouges. Personne ne semble pressé. Je m'applique à faire comme tout le monde, pour n'être pas pris pour un ennemi du peuple... De temps en temps je pique un pas de gymnastique, que je n'oserais évidemment pas à la place Saint-François à Lausanne, où je bousculerais les passants et les usages. Ici l'on traverse les rues transversales sans s'arrêter, on marche au milieu de la chaussée. De toute façon les camionnettes chargées d'ouvriers serrés roulent au klaxon, écrasent les lignes blanches, prennent les feux rouges pour des invitations à passer, slaloment entre les vélos. Sur une allée, un jeune homme avance, un transistor en main. Avec les avertisseurs et les conversations hautes, cela donne un bruit de fond à l'italienne.

Mais comment se fait-il qu'hier, en fin d'après-midi, arrivant de l'aéroport, tout tranquilles, nous n'ayons rien remarqué, des fenêtres de notre dix-septième étage ? Comment se fait-il que, dans ce matin mordant d'avant-printemps, je ne voie ni trace de feu, ni bris de verre, pas la moindre affiche manuscrite, rien que les arbres décharnés se dirigeant en long cortège vers la grand-place de Tien An Men ?

Ph. A.